

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 4 (1897)
Heft: 5

Rubrik: Correspondances

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Petchnikoff avait réellement mérité le triomphe qu'il a remporté. Il s'était montré brillant à souhait dans le concerto de Wienawsky et extrêmement original et personnel dans la *Chaconne* de Bach et dans les deux morceaux de Tschaïkowsky qui terminaient son programme. En ce qui concerne la *Chaconne* il est difficile d'allier mieux que le fait M. Petchnikoff une individualité très marquée à une scrupuleuse fidélité. Le seul défaut de cet artiste doit être attribué, nous semblent-il, à un état physiologique anormal ; il n'a pas toujours l'entier contrôle de ses nerfs et c'est ce qui lui nuit dans certains passages de virtuosité pure. Un peu de bromure ferait peut-être de ce tout jeune virtuose un violoniste idéal.

La *symphonie* en *fa* majeur de Goetz a beaucoup plu en dépit d'une exécution parfois insuffisante. C'est de la musique un peu difficile pour notre orchestre et c'est surtout par la technique que l'exécution de l'autre jour a péché. Le barbotage des cors dans l'*intermezzo*, s'il a quelque peu défiguré ce ravissant morceau, n'a pas réussi toutefois à en compromettre l'effet total qui a été très grand. Cette symphonie est très belle, si fraîche, si personnelle. Les deux thèmes du premier allegro sont vraiment marqués au coin du génie.

L'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*, œuvre inégale, dans laquelle les banalités coudoient certaines pages déjà dignes de Mendelssohn, a dû, pour des considérations de précision, être prise à un mouvement un peu lent, ce qui lui a nui. Par contre, pour des considérations d'un autre ordre — en marchant vite, bien des petits détails passent inaperçus ! M. Humbert a conduit tambour battant la *Chevauchée des Valkyries* et l'effet total s'est trouvé étonnamment bon, bien meilleur que nous ne nous y serions attendu. L'impression produite sur le public a été énorme. Notre chef d'orchestre a dû revenir à plusieurs reprises, salué chaque fois par de nouvelles bordées de bravos, sans parler d'une couronne plus haute que lui sous le poids de laquelle un admirateur imprudent a failli l'écraser.

Et voici la saison des concerts symphoniques terminée. Il paraîtrait que des surprises nous sont ménagées pour l'hiver prochain ; notre Comité élaborerait des plans de réformes et s'engagerait résolument dans la voie du progrès. Nous ne saurions trop l'encourager dans cette direction et croyons pouvoir l'assurer que les sympathies du public musical lausannois tout entier lui sont acquises dans ses courageux efforts ; il a acquis de grands droits à la reconnaissance de tous les amis des arts, et c'est à l'heure où il essayera de faire mieux et plus grand que cette reconnaissance saura se manifester d'une façon pratique, nous en sommes convaincu.

E. C.



CORRESPONDANCES



ONDRES. — Les deuxième et troisième récitals de violon de Heer Werner (il est Hollandais) ne m'ont pas paru être à la hauteur du premier, surtout le second. Je présume que l'artiste n'était pas ce jour-là dans une bonne disposition ; et puis le programme était moins intéressant. *Le Trille du diable* de Tartini contient trop de remplissage ; le neuvième concerto de Spohr est un peu long, mais l'adagio en est splendide ; les *Fantaisies irlandaises* de Villiers Stanford sont loin d'être pittoresques et captivantes. La délicieuse *Romance* en *fa* de Beethoven a été admirablement jouée, mais il y manquait cette chaleur sympathique que d'autres violonistes moins bien doués que Werner savent lui communiquer. *L'Air varié* de Vieuxtemps a été rendu avec beaucoup de brio et de vigueur.

Le troisième récital qui comprenait le sonate en *la* d'Handel, la *Chaconne* de Bach, la *Romance* de Svendsen, le grand Concerto de Paganini, la *Romance* et le *Rondo* de Wienawski et trois petits morceaux dus respectivement à Schumann, Sarasate et Ysaye, était comme on le voit, bien rempli. L'artiste y a été meilleur que dans le second, sans cependant atteindre le résultat du premier. Heer Werner avait débuté avec un tel éclat qu'il m'a rendu trop difficile à satisfaire.

Le récital de violon avec orchestre, donné par Miss Eileen O'Moore, le 23 février à St. James's Hall, sous la direction de Mr N. Vert, a été un grand succès. A part plusieurs morceaux d'orchestre, le programme comprenait « l'Allegro pathétique » du Concerto d'Ernst, l'Adagio du neuvième Concerto de Spohr et le premier mouvement du Concerto (op. 35) de Tschaikowsky.

La technique déployée par cette jeune artiste irlandaise a été extrêmement remarquable, surtout le Concerto de Tschaikowsky, cette œuvre si touffue, si échevelée, si horriblement difficile, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit très belle. Mais elle a permis à Miss O'Moore de déployer une telle virtuosité, une telle maestria, une telle sûreté d'intonation que la salle en était extasiée. La jeune virtuose a joué également avec un sentiment exquis le délicieux adagio de Spohr. En somme, Miss Eileen O'Moore a produit une vive sensation sur l'auditoire et je lui prédis en Grande-Bretagne l'immense succès qu'elle a déjà récolté sur le continent.

Le quatuor à cordes bohémien, engagé par l'impresario Cavour a tellement eu de succès dans la petite salle de Queen's Hall, que Mr Cavour a loué la salle de St. James's Hall pour une troisième audition. Il est impossible d'exiger d'un quatuor plus d'ensemble, plus d'entente du rythme que n'en ont montré ces quatre étonnantes artistes bohémiens dans des morceaux aussi difficiles que le quatuor en *ré* mineur (œuvre posthume), de Schubert, le quatuor en *sol* majeur de Dvorak, le quatuor en *fa* majeur (op. 18) de Beethoven, le quatuor en *mi* mineur de Smetaux et le quatuor en *la* mineur de Schubert.

Le violoncelle surtout est admirable et si le premier violon, qui est excellent, avait parfois un peu plus de douceur et de fini, alors se serait la perfection — mais la perfection n'existe pas.

JULES MAGNY.



NOUVELLES DIVERSES

— M^{me} Elisabeth Morange, professeur de chant, a fait apprécier l'excellence de son enseignement dans l'audition qu'elle a donnée le mercredi 17 février, à la salle de l'Athénée. Au programme, des œuvres de Massé, Gounod, Godard, Bizet, etc.

— C'est probablement le 27 mars qu'aura lieu, au Victoria-Hall, le grand concert de la Société de chant sacré. L'œuvre choisie est la *Messe en si bémol*, pour soli, chœur et orchestre de Albert Becker, op. 46. Cette messe qui a été exécutée avec beaucoup de succès dans plusieurs villes, notamment à Zurich, a été écrite pour le 25^e anniversaire du « Riedel-Verein » à Leipzig. Parmi les solistes engagés, nous pouvons déjà citer M^{me} et M. Troyon-Blaesi et M. Burgmeier.

— Le 15 mars, Paderewski, célèbre pianiste, donnera à Fribourg un grand concert. On peut retenir des places au prix de 42, 8 et 4 fr., chez M. Kirchhoff, à Fribourg.



BIBLIOGRAPHIE

MIZOËN, légende de la Fée des Neiges. Ballade symphonique pour soprano ou ténor avec orchestre. Poème d'Emile Ducoin. Traduction allemande de Félix Vogt. Musique d'Hippolyte Mirande. Partition, chant et piano, réduite par l'auteur. Prix 3 fr. Genève, Henn, éditeur.

Parlant, il y a une année, à cette place, du ballet charmant de M. Mirande représenté avec succès à Lyon,

nous constatons avec joie la marche ascendante du talent du distingué compositeur. La nouvelle œuvre de M. Mirande nous montre ce talent sous une forme nouvelle, et dans *Mizoën*, scène lyrique d'une grande envoiée, s'affirment une fois de plus avec éclat les qualités d'imagination, de style et de sincérité artistique de l'auteur, servies aujourd'hui par une expérience des moyens vocaux qu'il ne possédait pas lors de ses premiers essais lyriques.

Mizoën, la fée des neiges, cachée sous le cristal limpide des glaciers, guette le voyageur, joyeux escaladeur de cimes, l'attire par sa douce chanson, l'ensorcelle de ses amoureuses promesses, et, d'un baiser ardent qui donne le vertige, le vole à la mort fatale dans le gouffre bleu.

Sur cette légende montagnarde, habilement versifiée par M. Emile Ducoin, le compositeur a tramé une musique symphonique des plus intéressantes, dont les développements très serrés n'entravent en rien cependant l'expansion d'une mélodie vocale abondante et naturelle. Dans un prélude d'une contexture polyphonique très fouillée, est exposé un thème d'une joyeuse sérénité, peignant la vie mystérieuse de l'Alpe qui s'éveille aux premiers baisers du soleil, sons lointains de cor, échos des danses nocturnes de dryades, frémissements des feuillages, tandis que de la plaine monte déjà le bruit du labeur de l'homme. Et le poète chante sur cette symphonie orchestrale la splendeur du matin qui se lève et la poésie des cimes rougissantes. Le thème alpestre dont les fragments sont entrelacés et superposés avec tant d'art que les plus raffinées combinaisons semblent toutes naturelles, se développe avec la description du lever du soleil, puis, arrivé au maximum d'intensité, est traité alors en decrescendo, se résume en de vagues harmonies sur la pédale supérieure de *ré* ♭ d'où s'élève, chantée par le poète, une mélodie très simple, d'une infinie douceur :

Mais sur un doux velours de neige virginale,
Sous le cristal limpide et pur de ses glaciers
Une fée est cachée, attentive et fatale,
Dans la crevasse bleue où s'ouvre le rocher.

Décrivant les charmes dangereux de la « Loreley » alpestre, cette mélodie forme le thème de la deuxième partie du poème lyrique, et se développe moins polyphoniquement que dans la première, sur d'intéressantes harmonies.

Mais un voyageur approche ; quelques accords, arpèges de harpe... et *Mizoën* chante son hymne tentateur.

Peut-être reprocherons-nous ici au compositeur de n'avoir pas gradué suffisamment son effet, d'avoir fait éclater, dès le début de l'hymne, une passion lyrique en désaccord avec le sentiment des premières strophes, ce qui l'oblige, au lieu d'amener insensiblement son crescendo, à avoir recours, pour ne pas compromettre l'effet de l'explosion lyrique finale, à des contrastes subits de nuances (page 24, voyez le *ff* à la deuxième mesure, sur le mot *fraîcheur*, suivi du *pp* subit à la modulation en *mi maj*, non dicté par le sens du vers). Quoi qu'il en soit